

1

1875

— **O**ù sont les chiens ? demanda Sammy en la regardant. Debout devant le bastingage, Fanny Osbourne se protégeait de la fine bruine d'août sous un parapluie. Les pieds fermement plantés sur le sol, elle avait un garçon accroché à chaque jambe. Autour d'eux, une forêt de mâts grinçait dans la pénombre du port. Elle cherchait au loin les contours de la ville. Ici et là, des taches de lumière promettaient la présence d'Anvers, juste derrière la jetée.

— Nous les verrons demain, répondit-elle.

— Ils dorment ?

— Oui, sûrement.

Des lanternes éclairaient les autres passagers, dont les visages las lui reflétaient sa propre fatigue. Après une traversée de l'Atlantique de dix jours, ses enfants et elle avaient pris ce bateau à vapeur pour naviguer sur la Manche. Désormais, ils patientaient sur le pont en compagnie des autres voyageurs, pour la plupart des hommes d'affaires anglais ou américains, guettant le feu vert pour regagner la terre ferme.

À New York déjà, ils avaient à peine embarqué que Fanny parlait à ses enfants des célèbres charrettes d'Anvers tirées par des chiens. Chaque fois que la patience de ses fils donnait des signes de faiblesse, les exploits des courageux molosses devenaient de plus en plus fantastiques. Ils se jetaient à l'eau pour sauver les gens de la noyade, creusaient la boue pour trouver de l'or, sortaient de bâtiments en feu de vieux messieurs en enfonçant leurs crocs dans leur pantalon. Quand ils n'étaient pas occupés à livrer du lait, ils promenaient les enfants dans la ville pavée tout en

aboyant pour que les boulangers leur offrent de délicieux gâteaux recouverts de sucre et des beignets aux pommes. À quelques mètres de la grande cité portuaire, Fanny espérait que ces atte-lages n'appartenaient pas uniquement aux récits du passé.

– Onze heures ! lança en consultant sa montre à gousset monsieur Hendricks, le chirurgien de New York au beau visage de bébé. J'ai bien peur qu'on ne descende pas de ce bateau ce matin.

Des douaniers échangeaient des propos enflammés en flamand avec le capitaine de leur bateau à vapeur.

– Comprenez-vous ce qui se passe ? demanda Fanny.

– Les Belges refusent de fouiller les bagages ce soir.

– C'est impossible ! Cette embarcation manque de lits pour nous tous.

– Qu'est-ce que l'on y peut ? se résigna le docteur dans un haussement d'épaules. Je suis très philosophe pour ce genre de contrariétés.

– Pas moi, grogna-t-elle. Les enfants sont épuisés.

– Voudriez-vous que je m'occupe de vous réserver des cabines ? proposa monsieur Hendricks, inquiet.

Il s'était montré très attentionné dès le moment où Fanny l'avait rencontré le premier soir du voyage, pendant le dîner.

– L'art, voyons ! avait-elle répondu quand il l'avait interrogée sur la raison de son voyage. La culture n'est-elle pas la plus grande motivation des Américains qui partent visiter l'Europe ?

Le chirurgien l'avait observée, intrigué, comme pour décider si elle était complètement folle ou incroyablement courageuse d'emmener ses trois enfants à l'étranger pendant toute une année.

– Ma fille et moi étudierons le nu et la peinture, avait-elle expliqué. Je veux qu'elle reçoive un enseignement classique auprès des meilleurs.

– Vous aussi alors, êtes en exil volontaire. Je suis venu dans le même but. L'Europe a le meilleur à offrir dans tous les domaines. Cette année, j'irai à Paris en automne, et en Italie en hiver.

En le regardant diriger une fourchette de petits pois dans sa bouche, elle s'était demandé quand il avait le temps de travailler. Célibataire, il semblait assez riche, si l'on en croyait ses voyages et ses tenues d'une grande élégance. Ses douces boucles noires encadraient un front sans rides, des joues roses rebondies et les

lèvres charnues d'un putto. Elle avait surveillé Sammy, à côté d'elle, qui poussait ses petits pois sur sa cuillère à l'aide de son pouce gauche.

– Regarde comment fait monsieur Hendricks, avait-elle chuchoté à l'oreille de l'enfant.

– Je vois que vous avez du cran, madame Osbourne. Parlez-vous français ?

– Moi, non, mais Belle, un peu.

Hendricks avait affiché une moue préoccupée.

– Si vous voulez conquérir le Vieux Monde, mieux vaut maîtriser la langue de Molière. C'est le flamand que l'on parle en Belgique, mais le français arrive tout près derrière.

– Alors, nous l'apprendrons !

Ayant découvert le moyen le plus rapide d'accéder aux bonnes grâces de cette mère de famille, le chirurgien s'était empressé de lui proposer ses services.

– Je serais heureux de vous enseigner quelques expressions.

Tous les après-midi, jusqu'à la fin du voyage, il avait organisé des cours de français pour toute la famille dans la bibliothèque du bateau.

– Ne demandez rien pour le moment, dit-elle à Hendricks. Laissez-moi encore quelques minutes.

Fanny tourna la tête vers Belle, sa fille, qui partageait un parapluie avec la nourrice. Elle lui fit un petit signe de tête avant de se pencher vers le plus âgé de ses deux garçons.

– Va avec mademoiselle Kate, Sammy, demanda-t-elle. Toi aussi, Hervey.

Elle souleva le petit bonhomme de quatre ans pour le mettre dans les bras de la femme.

– Restez à l'écart avec les enfants, Kate, la pria Fanny. Il est préférable que les officiers ne voient pas toute notre petite troupe. Toi, Belle, viens avec moi.

Les yeux de la fillette l'implorèrent, mais elle obéit tout de même en se glissant sous le parapluie de sa mère.

– Le faut-il vraiment ?

– Tu n'auras pas besoin d'ouvrir la bouche, assura Fanny.

Prendre un air désespéré ne serait pas trop difficile pour Belle, à cet instant. Le vent avait ébouriffé les cheveux de la jeune fille,

les transformant en une sorte de nid noir. De gros cernes se dessinaient sous ses yeux.

– Nous y sommes presque, ma chérie, dit Fanny Osbourne en prenant sa fille par la main.

Les deux femmes traversèrent une foule compacte pour atteindre un groupe d'officiers. Parmi tous ces Belges, un seul, le balourd grisonnant, avait un air vaguement engageant. Il sursauta quand Fanny posa sa main gantée sur son bras.

– Est-ce que vous comprenez l'anglais, monsieur ?

Il hocha la tête.

– Nous voyageons seules.

Bien plus grand qu'elle, le douanier devait presque se pencher pour l'écouter. Une main sur le front, il laissait ses yeux se promener ingénument de la bouche à la taille de la jeune femme.

– Nous avons fait toute la route depuis New York et avons connu un traitement de la plus haute galanterie de la part des officiers anglais à bord. Je suppose qu'ici aussi...

Le Belge se trémoussa d'un pied sur l'autre sans oser la regarder dans les yeux.

– Monsieur, déclara Fanny en le forçant à poser ses yeux sur elle. Nous nous plaçons entre vos mains.

Pratiquement aussitôt, le brave officier lourdaud leur descendait les coffres et valises sur le quai. Les passagers sur le pont fulminaient en voyant un autre douanier vérifier rapidement le contenu de tous leurs bagages avant de leur indiquer qu'elles pouvaient partir.

– Salopards ! hurla un voyageur en direction d'un officier, alors que Fanny et les siens, ainsi que monsieur Hendricks, suivaient un portier qui chargeait leurs affaires sur une charrette et les conduisait vers une calèche aux roues immenses tractée par des chevaux.

À côté du terminal, un attroupement attendait sous l'auvent en métal. Des femmes à la tête couverte par des foulards restaient assises sur des sacs de grain, cramponnant de leurs mains leurs rares biens : bébés, paniers de nourriture, chapelets, sacoches. L'une d'entre elles serrait contre sa poitrine un étui de violon.

– Ils viennent de partout, expliqua le chirurgien en aidant les enfants à monter dans leur véhicule. Ils fuient la guerre ou la

misère sur leurs champs de pommes de terre. C'est leur dernière étape avant l'Amérique. Les pickpockets sont de service ce soir, vous pouvez en être sûrs.

Fanny frissonna. Elle posa la main sur sa poitrine pour vérifier que sa bourse de billets qu'elle avait dans son corsage s'y trouvait toujours. Elle tâtonna ensuite la poche de sa jupe et sentit les courbes lisses de son pistolet.

– Conduisez-les à l'hôtel Saint-Antoine ! cria Hendricks au cocher alors que la dernière valise était rangée à l'arrière de la calèche.

Il se tourna ensuite vers Fanny.

– Quand vous aurez trouvé où vous loger définitivement, laissez l'adresse à la réception. Je vous écrirai depuis Paris.

Il lui pressa la main et l'aida à monter à son tour.

– Prenez soin de vous, ma chère.

Moins d'une heure plus tard, à l'étroit dans la seule chambre de l'hôtel encore disponible, elle retira son corset derrière le paravent et grogna de soulagement quand il tomba par terre avec ses économies. Elle enfila une chemise de nuit et se glissa entre ses deux fils endormis. Dans l'autre petit lit, à peine un mètre plus loin, la tête de Belle sortait d'un côté du drap, tandis que mademoiselle Kate ronflait de l'autre.

Fanny, les yeux grands ouverts, s'appuya sur la tête de lit. Il leur avait fallu plus d'un mois pour atteindre enfin cette chambre. Douze jours de train sur des banquettes plus dures que de la pierre, de la Californie à Indianapolis. Quelques jours de répit dans la maison de ses parents, suivis d'une course épique dans une calèche le long de rivières inondées pour attraper à temps le train de New York avant que les billets n'expirent.

Elle avait mis près de dix mille kilomètres entre son mari et elle. Enverrait-il de l'argent, comme il l'avait promis ? Rien de moins sûr. Demain, elle y penserait. Demain, elle s'inscrirait avec Belle à l'académie d'art et offrirait aux garçons un tour de calèche tirée par des chiens. Demain, elle trouverait un appartement bon marché et commencerait une nouvelle vie.

Elle sortit du lit pour aller à la fenêtre. De l'autre côté de la place, la cathédrale Notre-Dame dominait les autres silhouettes nocturnes d'Anvers. La pluie avait cessé et la lune dégagée

déversait sa lumière blanche à travers la flèche de l'église en pierre dentelée. Quand les cloches frappèrent les douze coups, elle retint sa respiration. Depuis qu'elle était toute petite, elle croyait aux signes. Le carillon joyeux et puissant lui transperça l'âme et libéra un mois de larmes retenues.

C'est le meilleur des présages, se dit-elle. J'en suis convaincue.

Elle retourna se coucher entre ses garçons et s'endormit enfin.

2

Le matin, pour s'assortir avec sa veste bleue et sa jupe Lécossaise, Fanny se noua une écharpe rouge autour du cou. *Ça jure*, songea-t-elle en se contemplant dans la glace. Avec son teint mat et ses cheveux noirs bouclés, elle ressemblait trop à une paysanne italienne, une *contadina*, pas assez à une artiste. Elle opta pour un simple foulard blanc à la place. Ensuite, elle fouilla dans son coffre pour chercher tout ce qu'elle voulait apporter à l'école : la lettre de recommandation de Virgil Williams, son professeur et ami à la San Francisco School of Design, sa médaille d'argent des arts, son croquis au fusain de la *Vénus de Milo*, qui lui avait valu son premier prix, et une sélection des plus beaux dessins de Belle.

– Vous devrez changer cet argent en bas, dit-elle en tendant quelques billets à Kate Miller qui était déjà habillée et préparait les enfants. Emmenez-les d'abord prendre un bain et ensuite allez prendre un petit-déjeuner. Après, vous pourrez visiter la cathédrale.

Elle donna des crayons de couleur à Hervey et deux crayons à papier à Sammy.

– Faites-moi un beau dessin de l'église, demanda-t-elle.

Dehors, sur les pavés glissants, Fanny respira tout le dépaysement qu'Anvers promettait de lui offrir. En voyant une charrette remplie de bidons de lait en laiton tirée par un chien, elle poussa un soupir de soulagement. Deux grenadiers coiffés de hauts-de-forme noirs en poil d'ours passèrent devant elle, suivis de dames à larges chapeaux blancs qui portaient en équilibre sur leurs hanches bien rondes des paniers pleins de roses pour le marché aux fleurs. Un peu plus loin, de vieilles femmes allumaient des bougies devant un sanctuaire consacré à la Vierge.

L'air humide sur la place Verte était chargé des parfums de fleurs, de l'odeur du fumier et des relents de bacon frit qui s'échappaient du restaurant de l'hôtel. Hormis les chiens, absolument tout ce qu'elle voyait la fascinait : le marché, les coiffes grotesques, les statues religieuses au coin des rues. Elle n'avait pas pris le temps de lire beaucoup sur la Belgique avant son départ.

Fanny avait choisi Anvers plutôt que Londres ou Paris, pour des raisons bien vagues, elle en était parfaitement consciente. Rien qui se fondait sur l'étude de guides touristiques ou de brochures documentées. Virgil Williams lui avait parlé de l'Académie d'Anvers, mais les bonnes écoles ne manquaient pas en Europe. Elle n'avait jamais rencontré de Belges, mais elle savait qu'ils parlaient une sorte d'allemand. La famille de son père était allemande et, pour la plupart, c'étaient de braves gens. Les églises et les musées recelaient des trésors d'œuvres d'art qui ne demandaient qu'à être reproduits par des élèves peintres. Paris, bien sûr, n'avait rien à envier à Anvers, mais elle avait entendu dire que la vie ici était plus abordable pour les Américains. Cela l'avait convaincue.

– Va étudier en Europe, lui avait dit Dora Williams, son amie et la femme de Virgil, quand Fanny lui avait confié sa situation. C'est une des rares façons pour une femme respectable de fuir un mariage malheureux.

Lors d'un des excès de remords de Sam Osbourne, quand Fanny avait découvert qu'il entretenait encore une nouvelle putain dans un appartement de San Francisco, elle avait vu l'issue. Elle avait extirpé à son mari un millier de dollars, ainsi que la promesse d'un chèque mensuel. Ensuite, elle avait acheté des billets de train vers la liberté.

Avec une carte annotée par le portier de l'hôtel, Fanny trouvait à présent son chemin dans un dédale de ruelles sinueuses vers le vieux couvent qui abritait désormais la Royal Academy of Fine Art. Un jeune homme lui indiqua un bâtiment en pierre noirci par le temps. En approchant de la porte en bois ciselé, elle remarqua qu'elle était surmontée d'une frise représentant un corps d'homme drapé à la manière grecque, un ciseau à la main au-dessus d'un bloc de pierre. Assise à côté de lui, une

déesse tenait une poignée de bâtons..., non, des *pinceaux*. Un frisson la parcourut quand elle posa la main sur la lourde poignée et entra dans le hall.

– Je n’ai pas de rendez-vous, annonça-t-elle à l’homme derrière le comptoir. Mais je vous serais reconnaissante de bien vouloir dire au responsable que je viens de la part du directeur de l’Académie des arts de San Francisco.

Le torse bombé comme un pigeon en rut, monsieur de Keyser examinait les œuvres que l’Américaine avait posées sur son bureau. Dans l’étouffant silence, Fanny l’observait, assise sur une chaise tellement haute que ses pieds ne touchaient pas terre. Derrière le directeur, du sol au plafond élevé, d’impressionnantes peintures à l’huile attestaient de l’importance de l’école. Elle admirait les paysages verdoyants, les portraits d’aristocrates aux visages poudrés, les natures mortes d’oranges sur des torchons ombragés. Cherchaient-ils, par un tel étalage, à ce que les futurs étudiants se sentent tout petits ? Pour Fanny, en tout cas, le but était atteint.

– Quel dommage que vous ne soyez pas née homme ! se lamenta le directeur, levant les bras au ciel. Vous pourriez apprendre plus en un an ici qu’en cinq dans votre école de San Francisco.

L’homme avait dit « quel dommage » et « toute seule... six mois d’étude acharnée de l’anatomie et encore un an à Paris ou à Rome », quand elle avait enfin clairement compris qu’aucune de ses œuvres ni de celles de Belle n’ornerait les murs de cette pièce. Aucune prière ne l’aiderait à être acceptée dans cette école.

Ses joues s’enflammèrent. Elle se leva brusquement pour rassembler ses affaires de ses mains tremblantes.

Devant le café d’en face, une femme en tablier balayait le trottoir. Fanny s’imagina ce qui l’attendait à l’hôtel : le visage impatient et plein d’espoir de Belle, et ensuite Kate Miller et les garçons qui demanderaient « Qu’est-ce qu’on fait, maintenant ? » Elle entra dans la brasserie pour se ressaisir. Installée à une table dans un coin, elle alluma une cigarette et commanda un café. Elle gardait les yeux rivés au plafond pour se retenir de fondre en larmes. *Quel désastre !*

La scène qu'elle avait aperçue plus tôt dans la matinée, devant Saint-Antoine, lui revint à l'esprit : des femmes en robes pastel savourant des montagnes de petits pains et de fruits sur la place marbrée. Elle ferma les yeux, et la voix de son mari gronda à son oreille : « Qu'est-ce qui t'a pris d'embarquer les enfants en Europe avec si peu d'informations ? » Comment avait-elle pu être assez naïve pour penser qu'elle réussirait ?

Elle s'empara de son sac et en sortit un bloc-notes pour écrire une lettre.

Mon cher monsieur Rearden,
Nous avons fait un très agréable voyage à bord d'un bateau à moitié rempli seulement. Le deuxième jour de notre traversée, vous ne devinerez jamais qui nous a abordés. Notre nourrice, mademoiselle Kate ! Je lui avais dit que je n'avais pas les moyens de l'emmener en Europe, et nous lui avons tous fait nos adieux à New York. Mais la jeune fille est loyale et dévouée. Elle a payé son billet sans nous en parler, et, quand nous l'avons retrouvée sur le pont du navire, elle s'est jetée dans mes bras en pleurant. Elle m'a garanti qu'elle ne me coûterait pas cher, juste les repas. Nous sommes donc cinq... Belle a reçu sa première demande en mariage sur le navire. Un riche propriétaire terrien du Kentucky lui a demandé sa main. Bien évidemment, j'ai refusé. Elle est beaucoup trop jeune. J'ai également éveillé l'intérêt d'un docteur new-yorkais, qui me déclarait son attachement chaque fois qu'il me voyait. Plutôt pesant.
Les pâtisseries et les œuvres d'art d'Anvers sont éblouissantes, et vous serez heureux d'apprendre que les charmants souliers en bois n'ont pas disparu des rues pavées. Malheureusement, l'Académie des arts n'a rien d'aussi charmant : c'est une institution d'un autre temps. Me croirez-vous si je vous dis qu'ils n'acceptent pas les femmes ? Le directeur était contrit d'avoir à nous refuser. Il a proposé de veiller personnellement à ce que je trouve des professeurs particuliers. Je dois y réfléchir.
Nous nous amusons énormément...

Fanny cacheta la lettre, l'adressa à Timothy Rearden, directeur, Bibliothèque commerciale, et se représenta son ami en train de l'ouvrir. Après une longue journée, il partirait au Bohemian Club retrouver Sam Osbourne, son mari. Rearden était resté ami avec les deux époux, assistant à tous les aléas du mariage tumultueux, même s'il avait toujours été bien plus proche de Fanny. Pendant un moment, Rearden et elle avaient vécu l'ébauche d'une romance, se tenant par la main et échangeant un baiser alors qu'elle visitait ses appartements. Mais, d'un commun accord, ils ne s'étaient pas laissés aller à cette intimité. Elle était encore mariée à Sam Osbourne, officiellement en tout cas. Pourtant, Tim Rearden et elle continuaient à se courtiser par le biais de leur correspondance. C'était un être fiable, incisif, d'une profonde intelligence, qui se démarquait des intellectuels en vogue à San Francisco. Mais, surtout, il l'encourageait à écrire, ce qui était son premier amour, bien avant la peinture. Et il ne savait pas tenir sa langue. Fanny ne doutait pas qu'il rapporterait en détail à Sam tout ce qu'elle lui écrirait. Mieux valait que ce soit lui qui annonce la nouvelle de sa déconfiture. Sam serait furieux quand il l'apprendrait.

La prochaine étape indispensable dans son périple : *Trouver un endroit décent où habiter !* Après cela, ce qu'ils feraient, elle n'en avait aucune idée. Mais ce dont elle était certaine, c'est qu'elle ne retournerait pas à son rôle pitoyable de femme trompée.

En retournant vers l'hôtel, elle remarqua un élégant immeuble en pierre de trois étages avec, sur la façade, un escalier qui zigzaguait jusqu'au sommet. Sur la pancarte qui pendait à la porte était inscrit en allemand, en anglais et en français : PENSIONNAIRES. Et au-dessus : HÔTEL DU BIEN-ÊTRE. Elle consulta son petit dictionnaire de français et sourit en voyant la traduction.

Qu'il en soit ainsi.

Elle leva la main pour atteindre la sonnerie, mais la rata de peu. D'une taille inférieure à la moyenne, elle avait l'habitude de pareilles frustrations. Pour regarder les gens dans les yeux, il lui fallait lever la tête, n'arrivant en général pas plus haut que leur épingle de cravate, leurs boutons ou leurs décolletés.

Elle ouvrit tout de même la porte sans s'annoncer et faillit percuter un tablier blanc qui couvrait la bedaine d'un chauve. L'homme se présenta comme le propriétaire des lieux.

– Je voulais savoir s'il vous reste des chambres pour une famille de quatre personnes, affirma-t-elle. Cinq, en fait. Nous avons une gouvernante qui peut dormir dans une chambre avec ma fille. Voyez-vous...

Les mots jaillirent alors de sa bouche et elle lui exposa sans détour ses mésaventures : son mariage malheureux, la surprise que lui avait faite la nourrice, sa déconvenue à l'école de peinture. Ensuite, elle expliqua qu'elle ne pourrait pas payer le prix demandé pour une chambre. Le visage de l'homme afficha tour à tour la confusion, l'effroi et la compassion. Très vite, il lui prit son sac pour la guider vers deux chambres attenantes tout près de ses quartiers personnels.

Aux anges, elle dépensa, sur le chemin du retour, bien trop d'argent pour une boîte de chocolats. Elle leur ferait la surprise après le dîner. Ses enfants méritaient qu'elle les gâte un peu. Tous les enfants ne le méritaient-ils pas ? Le voyage avait été long et éprouvant.

Au Saint-Antoine, elle trouva dans un coin de la pièce Sammy et Hervey occupés à faire des cabrioles au point d'en avoir la tête qui tournait. De l'autre côté, assise sur une chaise, mademoiselle Kate interrogeait Belle sur son français. La fillette répondait sans entrain.

– L'Académie n'accepte pas les femmes, annonça Fanny en posant sa sacoche sur le lit.

– Non ? lança Belle en se redressant. Mais qu'allons-nous faire ?

– Continuer à vivre. Nous prendrons notre petit-déjeuner demain matin, d'une façon ou d'une autre. Nous irons à l'ambassade des États-Unis pour qu'ils nous aident à trouver un professeur particulier. Qu'est-ce que tu suggères ? Et pourquoi es-tu encore en robe de chambre ? Nous devons quitter l'hôtel.

Kate Miller se pencha sur sa chaise. La jeune femme regardait tour à tour la mère et la fille. Affalés sur le sol, Sammy et Hervey levèrent les yeux prudemment.

– Ce n'est pas ma faute, maman, répondit Belle en se déshabillant.

Fanny vit qu'ils la scrutaient tous, inquiets, et comprit qu'elle s'y prenait mal.

– Excuse-moi, Belle. La matinée a été frustrante, mais amusante aussi. Vous auriez dû voir le directeur de cette école. Tellement suffisant et imbu de sa personne !

Fanny bomba le torse pour imiter monsieur de Keyser et se pavana dans la pièce tel un cochon. Quand elle se désola que sa fille et elle ne soient pas des garçons, elle s'ébouriffa les cheveux et leva les bras au ciel d'une façon excessive. Les enfants pouffèrent de rire, même Belle.

– Et qu'as-tu dit au directeur ?

– Eh bien, que je me fichais complètement de sa vieille école désuète.

– Bon..., ponctua Belle. C'était trop beau pour être vrai, de toute façon.

– Je ne veux pas entendre cela ! Nous allons saisir notre chance, Belle ! C'est le moment !

La jeune fille la regarda avec prudence.

– Virgil Williams dit que tu as un réel talent artistique, assura Fanny.

– Virgil dit ceci, Virgil dit cela. Eh bien, apparemment, Virgil n'a pas toujours raison, n'est-ce pas ?

– Va t'habiller ! conclut Fanny. Nous engagerons un professeur particulier.

Elle souleva Hervey et le posa sur sa hanche.

– Vous ai-je dit que je nous ai trouvé un autre hôtel ? Faites vos valises rapidement, mes petits choux ! lança-t-elle joyeusement. Nous avons une nouvelle maison !